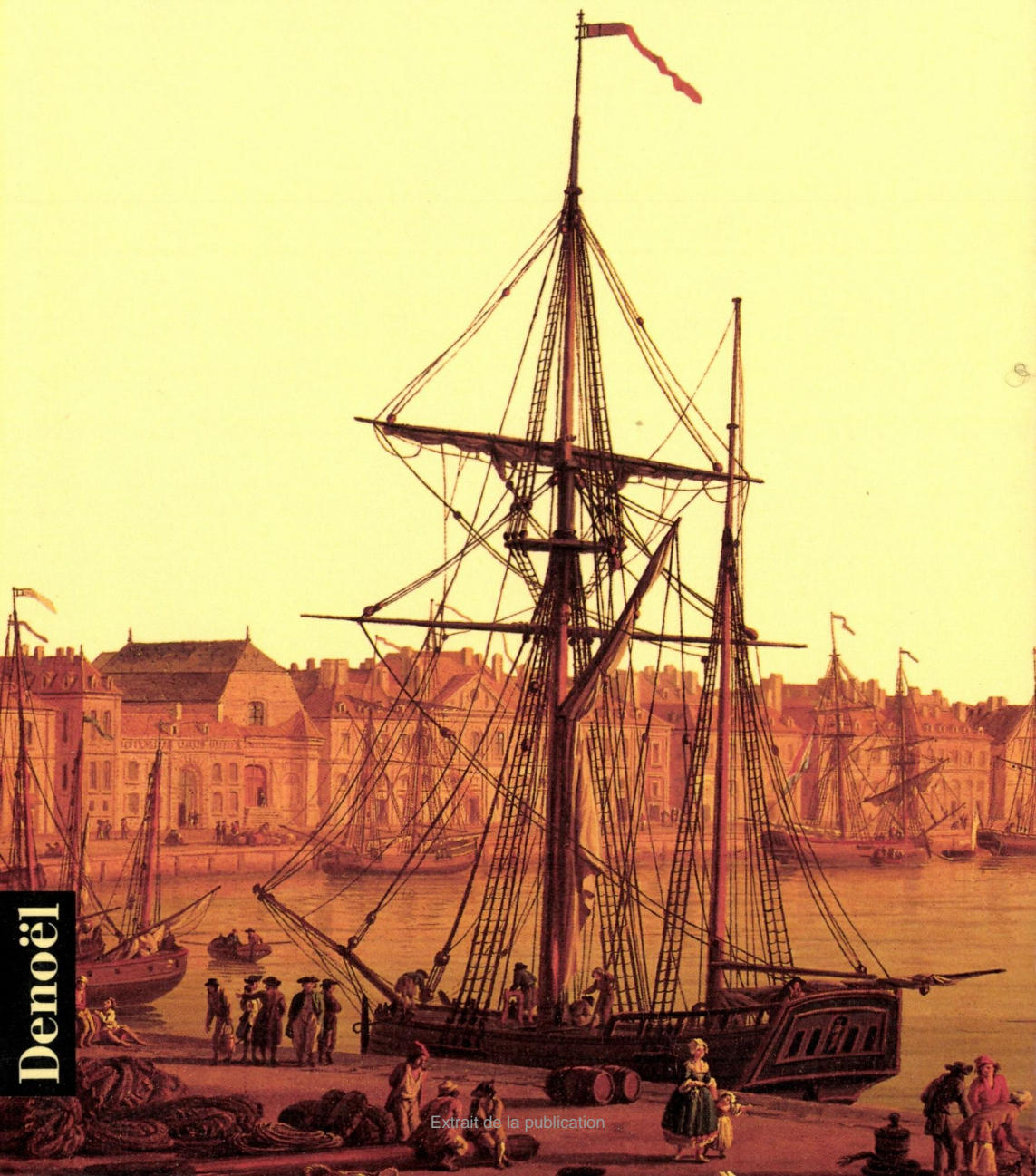


Chrystine Brouillet
**MARIE
LAFLAMME**



Denoël

Extrait de la publication

MARIE LAFLAMME

DU MÊME AUTEUR
AUX MÊMES ÉDITIONS

Dans la collection *Sueurs Froides*
Le Poison dans l'eau, *roman*, 1987
Préférez-vous les icebergs ?, *roman*, 1988

CHRYS'TINE BROUILLET

Marie LaFlamme

Denoël

roman

Extrait de la publication

© by Editions Denoël, 1990
30, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2.207.23771.0
B 23771.4

**À Michel Bernard
et Jeanne Lapointe.**

Pour le soutien apporté au cours de l'élaboration de ce projet, l'auteur tient à remercier le ministère des Affaires culturelles du Québec et M. Jean Héritier et, pour son aide tant amicale qu'indispensable, M. Gérard Piloquet.

Chapitre premier.

« Il m'aime. Il m'aime. Il m'aime », se répétait Marie en coupant des tiges d'ancolies roses. Simon ne l'avait pas oubliée. Il pensait à elle et reviendrait à Nantes. Elle l'avait toujours su. En fermant les yeux, elle l'imaginait, rieur, lui tendant les bras, beau comme un prince. Elle appuierait sa tête contre la casaque rêche, respirerait la poudre des combats dont le tissu était imprégné avant de percevoir l'odeur chaude de Simon, poivrée, piquante, musquée. Il se pencherait sur elle, chercherait sa bouche avec avidité, elle sentirait les poils durs d'une barbe mal rasée râper ses joues, meurtrir son cou, et elle souhaiterait que ces rougeurs restent longtemps, preuves du désir de Simon. Vorace, il la baiserait au front, aux yeux, lui croquerait l'oreille, se perdrait dans ses cheveux avant de s'emparer de ses lèvres, avant d'enfoncer une langue si agile qu'elle la forcerait à répondre à cet embrassement. Elle suffoquerait délicieusement, son cœur s'emballerait, sa raison lui échapperait dans cet affolement voluptueux.

Le père Thomas avait beau fustiger ses ouailles et leur répéter que succomber à la chair mène droit à l'Enfer, Marie LaFlamme ne pouvait s'empêcher de rêver ainsi à Simon. Elle frissonnait à inventer cette scène de retrouvailles, se la remémorant cent fois l'heure, ajoutant des détails brûlants, précisant l'ardeur des baisers, l'audace d'une main. Elle taisait ses songes osés à tous, persuadée qu'on la condamnerait, que personne ne pouvait comprendre.

Est-ce qu'on avait jamais aimé autant qu'elle ?

Non, sûrement non. Même Myriam Le Morhier qui paraissait tellement heureuse avec son époux ne pouvait être aussi éprise, sinon elle n'aurait pu supporter qu'il parte en mer durant des semaines. Le capitaine s'éloignait de moins en moins souvent et de façon plus brève, il est vrai, mais quand on aime, une seconde paraît l'éternité, et Marie, qui n'avait pu retenir Simon, pleurait souvent son absence.

Elle allait tous les jours au quai de la Poterne, là où elle avait vu son amoureux pour la dernière fois, se jurant qu'elle ne s'imposerait plus cette torture quotidienne du souvenir, tout en sachant qu'elle reviendrait sur les lieux, ensorcelée par son amour pour Simon, incapable de résister à ce pèlerinage. Elle allait aussi s'asseoir sur son rocher favori, près d'un bras de la rivière, où il pêchait des goujons pour les revendre aux cabaretiers du port. Elle aussi attrapait des poissons mais c'était bien grâce à lui car si elle s'amusait à lancer sa ligne, la sentir vibrer au bout de sa gaule, elle détestait retirer sa proie du crochet. Simon le faisait pour elle en la taquinant :

— Tu es sotté. Ils ne sentent rien. C'est des bêtes !

Marie lui donnait raison mais elle frissonnait quand elle entendait la chair se déchirer dans un clapotis sanglant ou les queues qui continuaient à s'agiter dans le panier d'osier. Simon reprenait alors le poisson, lui arrachait les ouïes et les yeux, en expliquant qu'ils serviraient d'appâts pour ses congénères. Quand sa sœur Michelle était avec eux, il devait assommer le poisson s'il ne voulait pas l'entendre se lamenter sur le sort du malheureux. Il ne manquait jamais d'ironiser sur la faiblesse féminine et Marie se faisait un devoir de dissimuler son dégoût. Elle pensait qu'il aurait pu étourdir le goujon avant de le charcuter, mais une femme ne devait pas adresser de reproches à son époux et Marie considérait Simon comme son fiancé.

L'écume de la Loire dessinait pour elle la dentelle d'un voile blanc. Elle avait pardonné aux flots qui lui avaient ravi son père, car ils n'auraient pas Simon. De la mer, il n'aimait que les produits. Marie s'en réjouissait ; elle ne tenterait jamais de le persuader du charme de la houle ou des mascarets. Quand Simon reviendrait de Paris, elle le convaincrait de reprendre l'échoppe de son père près du port. Ils seraient toujours ensemble, heureux, près de leur famille. Et même Nanette, quand elle verrait

comme Marie se plaisait en ménage, pardonnerait à Simon toutes ses sottises d'enfant. Elle serait bien obligée de reconnaître son courage ! Elle lui reprochait d'être soldat, soutenant que ceux-ci sont des barbares. Mais il fallait bien quelqu'un pour défendre le roi ! Simon était bien valeureux pour s'être enrôlé ! Pour risquer sa vie ! Marie frémissait en songeant à tous les dangers qui guettaient son amoureux, et quand des malades venaient frapper à leur porte afin qu'Anne LaFlamme les guérisse, elle avait parfois envie de leur dire que leurs coliques et leurs rhumatismes n'étaient rien en comparaison des souffrances qu'enduraient les soldats. Seuls les hommes blessés au combat attiraient sa pitié, comme les femmes en couches excitaient son envie. Elle aussi serait un jour délivrée par sa mère. Leur fils ressemblerait à Simon. Et il courrait dans ce champ où elle choisissait maintenant des ancolies.

Quand Marie avait fui la table pour aller cueillir des plantes, Nanette n'avait même pas essayé de la retenir ; elle avait observé Marie durant le déjeuner, tête inclinée au-dessus d'une assiette qu'elle ne semblait voir, dont les arômes lui échappaient mais qu'elle goûtait tout de même en se brûlant sans y prendre garde. Elle avait conclu que sa petite était réellement éprise de ce vaurien de Simon Perrot. Qu'avait-il besoin d'envoyer cette missive ? Nanette savait qu'elle était injuste ; le jeune homme avait voulu rassurer sa famille en donnant un mot au marchand Lecoq à Paris, mais Marie rêvait déjà bien assez...

Elle était à la fenêtre à repriser un devanteau quand elle avait entendu Jacques Lecoq amener les Perrot.

— Des nouvelles de Simon, mes amis ! criait-il.

Madeleine Perrot était sortie sur le pas de la porte précipitamment ; son fils était-il mort au combat ? Elle n'osait questionner le commerçant, lequel, la connaissant depuis toujours, plaisanta.

— Eh ben, tu n'es pas curieuse, Mado, ton fils annonce peut-être son mariage ou sa fortune !

Le voyant agiter une lettre sous son nez, Madeleine Perrot se dérida et, après s'être signée, elle s'empara vivement du papier cacheté.

— Marie ! Va chercher Marie, dit-elle à Chantale, sa benjamine, mais leur voisine s'avancait déjà vers eux d'un pas qu'elle voulait égal.

— J'ai vu M. Lecoq arriver. Il y a des nouvelles? Ah! Vous avez reçu une lettre?

Remarquait-on qu'elle rougissait? Marie pesta intérieurement contre son teint. Fort pâle, il lui donnait un air de noblesse que toutes les dames de Nantes lui enviaient, mais les nobles et les bourgeois étaient-elles aussi gênées quand leurs joues s'enflammaient? Marie savait bien que c'était une lettre de Simon. Son Simon. Lecoq était un sot pour prétendre que le fils Perrot annonçait ses épousailles, c'était elle qu'il aimait! Elle attrapa la missive d'une main tremblante et la déchira légèrement en brisant le cachet. Elle tenta d'affermir sa voix pour lire à la famille. En parcourant des yeux les quelques lignes, elle se félicitait pour la première fois que sa chère Michelle soit absente. Les Perrot ignorant l'alphabet, ils allaient quérir Marie en l'absence de leur fille aînée quand ils recevaient quelque écriture. Marie s'exécutait avec plaisir. Enfant unique, elle considérait les Perrot comme sa famille et si elle s'était entichée de Simon à l'adolescence, son amitié pour sa sœur Michelle existait depuis toujours. Elles avaient tout partagé depuis l'enfance, les jeux, les rires, les friandises, les pleurs, les confitures sèches et les flâneries au port, les semonces et les parties de cache-cache en forêt et les leçons de catéchisme de sœur Angélique. Tout en s'en félicitant, leurs mères s'étonnaient d'une telle complicité, leurs filles étaient si différentes!

Marie était vive comme une mésange, pépiante, sautillante, curieuse de tout. Elle parlait beaucoup, étourdissait sa nourrice de questions souvent judicieuses, parfois étranges, et ne la lâchait pas avant d'avoir son idée. Qu'elle discutait ensuite. Nanette avait beau répéter à sa maîtresse que sa fille avait trop d'esprit et deviendrait raisonneuse, Anne LaFlamme se contentait de sourire. Elle n'était pas fâchée que sa fille ait du caractère; de la fierté en masse, certes, une témérité inquiétante, une indépendance dans les manières qu'il faudrait corriger mais avec ça une aisance dans l'apprentissage, qu'il s'agisse de la lecture ou du calcul, et une joie de vivre gourmande qui rassérénait Anne. Marie n'avait pas hérité de ses angoisses chagrines qui lui seraient l'âme trop souvent et ressemblait par son goût pour les plaisirs simples à son défunt père.

Comme lui, elle était heureuse de contempler la Loire, ses ondes lourdes et fortes, mouchetées de dizaines d'embarcations

qui allaient et venaient du Bourgneuf, de Pornic et du Croisic, de la Hollande, de Flandre ou d'Allemagne. Elle s'enchantait du mouvement des flots qui déferlaient doucement vers la grève ou se brisaient sur les rochers, les noyant d'une écume crémeuse, patine qui les usait et les laissait brillants malgré un soleil incertain. Marie avait dit un jour à sa mère qu'elle était contente d'avoir les yeux de la même couleur que la rivière.

— Et de quelle couleur est la Loire ? avait demandé Anne, confuse autant qu'amusée de l'orgueil de sa fille.

— Je ne sais pas, admit Marie, pour se reprendre très vite. Personne ne le sait, c'est un secret. Comme pour moi. C'est selon notre humeur.

Le bleu intense des chardons, la douceur des violettes, l'ardoise mauvée d'un ciel boudeur, se disputaient la préséance dans le regard de Marie comme dans le fleuve, et la même noirceur les envahissait parfois, annonciatrice d'empotement, de tempêtes. Anne en avait fait la remarque à Marie.

— C'est que les hommes veulent dompter la mer ! A leurs risques ! avait rétorqué l'adolescente.

— Si c'est ainsi que tu accueilles tes galants, l'avait moquée Nanette, je m'occuperai de toi encore longtemps !

Nanette plaisantait car elle s'était résignée depuis peu à se voir enlever l'enfant chérie. Marie était si jolie. Enfant, elle attirait l'attention, femme, elle la retenait. Les excursions dans les criques près du port où elle grimpeait aux rochers et les courses éperdues dans les champs avaient délié sa taille, galbé ses jambes, dégagé ses épaules. Si les pieds menus et les bras trop ronds trahissaient l'enfance récente, Marie avait déjà ce qui ferait rêver tant d'hommes : des seins bien fermes, bien pleins aux tétons malicieux, une peau soyeuse et frémissante, un ventre plat qui niait les hanches trop fortes et, enfin, un petit derrière rebondi, coquin, tentateur. Bien que la chevelure brûlât d'un roux flamboyant, le teint pâle, immaculé, était sans tache de son et mettait en valeur une bouche framboise qu'une lèvre inférieure plus épaisse faisait légèrement boudeuse. Le nez mutin corrigeait cette impression dédaigneuse quand des rires fréquents ne l'avaient pas déjà fait, découvrant des dents pointues mais sagement alignées. De cet ensemble fort plaisant, on ne remarquait pourtant rien de prime abord car des yeux magnifiques, étonnam-

ment brillants, s'ouvraient vifs ou langoureux derrière un rideau de cils lumineux, et captivaient l'interlocuteur, plaidaient merveilleusement la cause de Marie si elle avait quelque faveur à obtenir. Elle séduirait qui elle voudrait mais elle l'ignorait alors, et si elle avait haussé les épaules, elle n'oublierait pas pour autant l'avertissement de Nanette. Pour plaire à son Simon, elle devrait peut-être se surveiller et prendre exemple sur Michelle. Douce et réservée, l'aînée des filles Perrot goûtait le calme mais ne se forçait jamais à la raison, elle était sage par distraction, toujours perdue dans ses songes.

— Cette gamine-là ne vit pas avec nous, se plaignait souvent Madeleine Perrot à sa voisine. Ta Marie est plus dégourdie !

— Marie aussi rêve... mais la tienne, au moins, entend chanter les anges. Ne la contrarie pas, conseillait Anne LaFlamme. Elle a un don.

— Ça ne lui servira à rien pour nourrir ses enfants.

— Qui sait ce qui l'attend ? Elle est encore jeune, laisse-la jouer.

— Cette mère Marie-Joseph de l'Epiphanie n'aurait jamais dû lui prêter cette flûte, ni l'emmenner au couvent. On ne la voit plus ici ! Elle y passe toutes ses journées depuis que Myriam Le Morhier l'a encouragée à étudier la musique. La musique !

— Elle apprend, laisse-la... Elle est si douée, on croirait les merles au printemps, quand ils font leur parade.

— Oh ! Si elle m'attire des amoureux, je ne m'en plaindrai pas, fit Madeleine, rieuse. Faudra bien la marier.

— C'est une enfant, voyons... Elle a à peine vingt ans !

— Elles grandissent si vite... Vois, mon garçon est déjà parti.

Simon Perrot s'était enrôlé plusieurs mois auparavant ; au moment où le gouvernement royal s'était rendu à Nantes pour arrêter Fouquet. Quand Simon Perrot avait vu la voiture qui emportait le disgracié escortée d'une centaine de mousquetaires, il avait décidé sur-le-champ de suivre ces hommes à Paris et de se faire accepter par eux. Il était certain d'être engagé car il se flattait depuis toujours d'être né comme Louis XIV un 5 septembre. Il y avait toujours vu un signe du Ciel lui commandant de servir le monarque, et il ne se cachait pas d'en tirer orgueil puisque c'était la volonté des astres.

— Les planètes n'ont rien à voir à ça ! grommela Nanette en rapportant les propos de Simon.

— Ce sont des gamineries, plaïda alors Anne LaFlamme.

— Oh non ! Il se croit vraiment destiné à la gloire. Mais c'est aussi bien qu'il parte au loin, il ne fera plus de bêtises ici. Si c'était le mien, il aurait eu le fouet bien souvent !

— Nanette, voyons !

— Quoi, Nanette ? Parce que cet enfant a de beaux yeux, on lui a tout pardonné. Vous devriez le regarder de plus près, vous verriez de la malice au fond de son œil : c'est du roc sous du velours, je sais ce que je dis.

Anne LaFlamme soupira, lissa sa chevelure noire vers l'arrière, la tordant en un chignon serré qui lui laissait le col dégagé. Devant son miroir, elle s'étonnait de n'avoir pas davantage de cheveux blancs, elle avait eu pourtant sa part de soucis. Maintenant, les propos de la nourrice l'ennuyaient.

— Il n'était pas né depuis une heure qu'il voulait mordre ! Un enragé !

— Nanette ! Tu devrais avoir honte !

— Peut-être. Mais on verra bientôt qui avait raison, marmonna la vieille femme.

Anne se mordit la lèvre ; elle se souvenait bien de la naissance de Simon. Elle se rappelait comme il hurlait. On l'avait baptisé dès la délivrance mais plus tard, constatant le caractère emporté, belliqueux, colérique du garçon, plusieurs avaient murmuré que Satan s'était penché sur le ber avant le prêtre.

— Il est un peu taquin, voilà tout.

— Oh non ! Simon n'a joué avec Michelle et Marie que pour les embêter. Il leur volait leurs poupards, les bousculait au coupe-tête et il les aurait fait chuter avec sa crosse si les petites s'étaient aventurées sur la Loire gelée ! Et rappelle-toi toutes les vilénies qu'il a faites à notre pauvre chat !

— Ne t'excite pas ainsi, dit Anne en flattant Ancolie. Notre minet a toujours su lui échapper. Tais tes mauvaises pensées, ne serait-ce que pour Madeleine Perrot. La pauvre... Je suis certaine que je reviendrai cette fois-ci encore du lazaret sans que son mari ait décoléré... Simon est pourtant parti depuis assez longtemps !

Chapitre 2.

Sans nouvelles de son fils depuis des mois, c'est avec allégresse que Madeleine Perrot, en ce matin de septembre, écoutait Marie relire la lettre de Simon. Elle sentait pourtant la présence de son époux derrière elle qui avait accueilli sans sourire le marchand Lecoq. Elle n'était pas exagérément attachée à son fils, comme la plupart des femmes qui avaient eu plusieurs enfants et en avaient perdu autant, mais elle pensait que son mari aurait dû finir par accepter le choix de Simon même si elle comprenait son mécontentement : qui donc se réjouirait de voir un fils aîné se détourner de l'état de son père ? On était menuisiers depuis des générations chez les Perrot mais il fallait que Simon préfère l'aventure ! Enfin, selon sa lettre, il était en bonne forme et fier de servir le roi à Paris ; depuis quelque temps, la capitale voyait arriver de nombreux soldats licenciés, portant toujours leurs épées mais, avait-il fait écrire, « si miséreux qu'ils causent désordres et voleries. S'ils ne quittent pas la ville, on les arrête et on les marque au fer rouge de la fleur de lys. Ils sont redoutables. Priez bien pour moi. Marie est-elle toujours fâchée ? ».

Marie sourit en se remémorant l'incident. Pourtant, à l'époque, elle n'avait vu qu'une méchante farce de Simon. Elle brodait un carré de drap de fleurs roses et blanches quand Simon s'était emparé du tissu, le faisant virevolter au bout d'une vieille hallebarde brisée qu'il avait trouvée près du port.

— Arrête, mais arrête ! criait Marie. Michelle se joignait à ses protestations mais Simon n'avait cessé son jeu stupide qu'après

avoir percé le tissu. Marie avait pleuré moins pour le désastre que pour la cruauté de Simon. Pourquoi agissait-il ainsi envers elle ? Elle croyait avoir oublié l'incident mais c'était lui, maintenant, qui en reparlait dans sa missive et Marie devinait enfin son geste ; il avait voulu la provoquer, la fâcher pour voir si elle savait pardonner, si elle était bonne pour lui. Une sorte d'épreuve, en somme. Elle se félicitait d'avoir réagi posément et se jura de conserver cette attitude dans l'avenir. Simon était agité et avait besoin d'une épouse douce et modérée pour le tempérer. Oublieuse de sa propre vivacité, Marie se convainquait qu'elle serait cette femme.

C'est à peine si elle prêta l'oreille au discours de Jacques Lecoq qui parlait avec grande excitation de Paris. Il avait vu le roi.

— Il revenait de Vincennes par la porte Saint-Antoine accompagné d'une centaine de mousquetaires.

— Peut-être que Simon était parmi eux ? suggéra Marie.

— Il nous l'aurait fait savoir ! dit Madeleine Perrot.

— Ils sont magnifiques, reprit le marchand. Chacun a une casaque bleue toute festonnée d'or et d'argent avec une grande croix fleurdelysée blanche.

— Et le roi ? demanda Jules Perrot.

Lecoq avoua, embarrassé, qu'il ne l'avait aperçu que de très loin, arrivant à la fin du défilé, mais qu'il lui avait paru aussi superbe, aussi majestueux qu'on le disait.

— J'ai rencontré à mon retour un homme qui saurait vous en parler mieux que moi ; il l'a vu de nombreuses fois. Vous le croirez tantôt.

— Qu'est-ce qu'il vient faire par ici ?

— Je crois qu'il s'installe chez maître Charles, mais il n'est pas causant.

— Ah, fit Madeleine Perrot, sitôt intriguée.

— Ouais... J'ai idée qu'il ruminait quelque méconvenue. Mais il était courtois et bien vêtu. Et il est bien orfèvre ; j'ai vu ses outils. Il se prétend las de l'agitation de la capitale. Et à la vérité, je l'entends bien : il y a une activité dans les ports de la Seine qui donne le tournis ! Et les hurlements de ceux qui vendent par les rues les fruits et les herbes, les poissons, la fripe ou l'eau torturent l'ouïe ! On circule mal dans les rues tant elles sont encombrées d'échoppes, les étalages avancent sur la chaussée

malgré les interdictions. Et les enseignes ! Elles sont si grandes que je craignais à chaque fois que je passais près d'une qu'elle me chût sur la tête. J'en serais mort ! Ne riez pas, certaines de celles qui sont collées au mur, comme un tableau, font quinze pieds de long ! Je ne vous mens pas. Vous demanderez à mon compagnon de voyage, le sieur Guy Chahinian.

— Ah ? Il viendra à la sortie du lazaret ?

Jacques Lecoq se signa et réprimanda son amie d'enfance.

— Ne parle pas de lazaret ! Tu sais très bien qu'il n'y a plus de peste ! On retrouvera Anne LaFlamme devant la cathédrale !

— Lazaret ou non, c'est pas ici qu'elle soigne ses malades !

— Mais il n'y a pas d'épidémie, affirmait avec véhémence le marchand, Anne te le dira !

L'homme n'avait qu'à demi raison ; s'il est vrai qu'aucune pandémie ne dévastait Nantes en 1662, la lèpre et la mort noire sévissaient irrégulièrement et leurs ravages, même modérés, obligeaient à des précautions. Comme les dons en nature des malades soignés à Nantes ne suffisaient pas à l'entretien de sa famille, Anne LaFlamme, pour être assurée d'un revenu modeste, avait proposé aux autorités civiles de traiter tous les gens susceptibles de contagion à l'écart de la ville, sur le site d'un ancien lazaret où étaient dressés des chapiteaux.

— Si tu penses qu'elle aura envie de parler de ses moribonds !
Je...

Jacques Lecoq interrompit Madeleine Perrot, désignant discrètement Marie :

— J'ai dit à ce hors-venu qu'il verrait bien du monde place Saint-Pierre.

— Et du monde bien ! ajouta Madeleine Perrot. Geoffroy de Saint-Arnaud y vient souvent. Eh, Marie, ta mère ne s'est point décidée ?

— Si, elle ne changera pas d'avis ! affirma Marie.

Jamais Anne LaFlamme n'épouserait Geoffroy de Saint-Arnaud. Jamais. Elle avait aimé tendrement son défunt mari et l'idée de le remplacer lui répugnait. Même si ce Geoffroy se disait un ami de Pierre. N'avait-il pas recueilli ses derniers soupçons en mer ?

Madeleine Perrot la traitait gentiment d'innocente car Geoffroy de Saint-Arnaud était riche. Il avait armé des bateaux qui étaient revenus chargés de soie indienne et il avait tout revendu

immédiatement aux acheteurs étrangers comme l'exigeait la loi. Une loi qu'il avait cependant transgressée pour offrir à Anne une pièce de gourgouran. Elle l'avait refusée, prétextant la crainte de suites fâcheuses.

— Vous savez bien qu'il est interdit de se vêtir des tissus imprimés. Vous me voyez payer trois mille livres d'amende ? M. Colbert ne plaisante pas...

— J'ai des appuis, affirma Geoffroy de Saint-Arnaud.

— Et alors ? Que diraient les gens ? Je suis une femme honnête, pas une coquette. Je préfère la flanelle anglaise, dit Anne en riant. Elle me tient plus chaud l'hiver.

— Si vous vouliez m'entendre, lui reprocha vivement Geoffroy de Saint-Arnaud. Je brûle pour vous...

— Tout doux... si vous voulez que nous restions amis. Je vous le répète, je me suis accoutumée à ma vie de solitaire, ma fille est grande, elle aura plus besoin d'un mari que d'un père, je ne veux rien changer. J'aurais, de toute manière, bien peu de temps pour vous avec mes malades...

— Vos malades, grogna l'armateur avec aigreur. Vos malades sont plus importants que moi ?

— Tous les hommes sont égaux devant Dieu, répondit paisiblement Anne LaFlamme.

Si elle avait vu l'expression haineuse qui transforma le visage de Geoffroy de Saint-Arnaud aussi radicalement qu'un masque de la commedia dell'arte, elle aurait compris que la prudence conseillait de ménager la fierté de ce puissant. Mais croyant la question réglée, elle s'était penchée sur son ouvrage de tapisserie, signifiant ainsi son congé à l'armateur.

Anne composait un paysage champêtre en se demandant si elle en verrait un jour la fin ; elle s'interrompait si souvent pour soigner un miséreux que son travail n'avancait guère malgré son habileté. Le pommier du premier plan ne portait pas encore de fruits et Anne doutait qu'il s'en flatte un jour. Mais qu'était-ce qu'abandonner les fils de couleurs gaies quand elle tenait ailleurs le fil de la vie ?

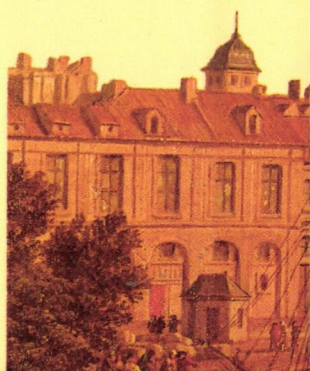
— Ta pauvre mère est aussi têtue qu'une bourrique, dit Madeleine Perrot. Geoffroy de Saint-Arnaud est le meilleur parti qui soit. Il n'a même pas d'enfant de son premier lit. Anne est encore jeune, elle n'aurait plus à s'échiner pour des

Christine Brouillet, comme pour ses romans policiers (dans la collection Sueurs froides), et ses livres pour enfants, entreprend avec Marie LaFlamme une trilogie romanesque franco-québécoise.

En 1662 à Nantes, Anne LaFlamme, herboriste et sage-femme, est condamnée au bûcher pour avoir pratiqué la médecine. Afin d'éviter la même mort à sa fille Marie, Anne accepte de la donner en mariage à Geoffroy de Saint-Arnaud, armateur riche et cruel qui espère trouver le trésor dont Pierre LaFlamme lui a parlé avant de périr en mer sur un de ses navires. Mais Marie déteste son nouvel époux et n'entend pas partager le butin avec lui. Elle veut en jouir avec Simon Perrot, un ami d'enfance, soldat à Paris.

Soldat ? Plutôt bourreau au Grand Châtelet... comme l'apprend bientôt Guy Chahinian, maître d'une confrérie secrète, qui a permis à Marie de fuir Nantes avec l'aide de Martin Le Morhier, un ami de sa mère. Marie doit renoncer à Simon, et Victor Le Morhier l'entraîne avec lui à Dieppe d'où ils s'embarqueront pour la Nouvelle-France. Il souhaite convaincre la jeune femme de son amour. Tandis qu'elle se cachera au Québec, il tentera de trouver son trésor à Nantes...

Ce premier volet de la saga offre un tableau fouillé de Nantes au XVII^e siècle, des procès en sorcellerie, et du Paris des prisons et des orfèvres. Avec la flamboyante et intrépide Marie LaFlamme, Christine Brouillet a créé un personnage qui rejoindra les grandes héroïnes de l'Histoire.



B 23771-4  1-91
ISBN 2.207.23771-0
115 FF TTC

Illustration de couverture :
Peinture de Claude-Joseph Vernet
Musée de la Marine, Paris - © Photo R.M.N.

Extrait de la publication